

Œuvres romanesques, tomes I, III, IV.
Poèmes, Nouvelles, ..., tome V.
Jazz, tomes VI, VII, VIII.
Théâtre, Opéra, tomes IX, X.
Chansons, Musique, tomes XI, XII.
Cinéma, tome XIII.
Chroniques, Critiques, Traités, tome XIV.

ŒUVRES
Tome deuxième

Édition publiée
sous l'autorité d'Ursula Vian Kübler

Sous la direction de Gilbert Pestureau
Édition établie et présentée par
Gilbert Pestureau et Marc Lapprand

Documentation et archives : Nicole Bertolt

Fayard

L'Écume des jours

UN CHEF-D'ŒUVRE ELLINGTONIEN

L'Écume des jours, ce titre poétique et nostalgique, est un des plus constants succès d'édition dans la littérature française contemporaine depuis près de quarante ans, comme l'attestent les quelque trois millions d'exemplaires vendus, et ce roman d'amour tragique est sans doute la réussite suprême d'un jeune auteur qui, presque d'emblée, compose un chef-d'œuvre¹. On s'étonne parfois que Boris Vian ait pu passer directement de la fantaisie farceuse, Trouble dans les andains ou Vercoquin et le plancton, à une fiction aussi riche et maîtrisée, puis de L'Écume des jours, histoire tendre et poignante, au roman-canular pseudo-américain J'irai cracher sur vos tombes, érotique et violent. C'est mal connaître à la fois le processus de création des vrais artistes capables de changer de sujet et de registre avec virtuosité, et la richesse d'imagination, de sensibilité et de style de Vian.

1. Les notes appelées par un atérisque sont de Boris Vian; celles appelées par des chiffres sont de l'éditeur.

Pour une lecture savante de ce roman, on se reportera à l'édition critique procurée par G. Pestureau et M. Rybalka, C. Bourgois, 1994.

Peu après la rédaction de Vercoquin et le plancton, il commence donc un roman dont d'abondantes notes préparatoires gardent la trace. Il le rédige de l'automne 1945 au printemps 1946 et maintes pages sont écrites au fil de la plume, presque sans ratures; s'y révèle l'allégresse créatrice d'un jeune écrivain sûr de commencer une heureuse carrière dans les lettres. Cependant les derniers chapitres furent sans doute réécrits en mars-avril 1946, mais ce manuscrit éventuel est perdu. La genèse mêle deux inspirations essentielles, l'amour « avec des jolies filles » et le jazz, comme l'annonce l'Avant-propos daté par nécessité imaginaire du 10 mars, anniversaire de l'auteur, à l'instar de la dernière page du roman. Un souvenir s'avère particulièrement fécond, le coup de foudre personnel à l'audition d'un air « arrangé par Duke Ellington ».

Très tôt Vian met en place les éléments essentiels de l'intrigue, liés au passage douloureux de l'adolescence insouciant à l'âge de la responsabilité : Colin, jeune homme amoureux, Chloé, très belle jeune fille malade d'un nénuphar dans le poumon, le travail inhumain, la mort. L'expérience vécue a sa part dans cette fiction, par les responsabilités nouvelles du mariage, la maladie et l'opération de la jeune épouse, la nécessité de gagner sa vie dans un travail fastidieux et répétitif, la tension entre le bonheur d'amour et l'angoisse de vivre.

Cependant, la force et l'originalité de cette œuvre viennent de trois aspects apparemment fort divers, mais parfaitement complémentaires et fondus dans une alchimie poétique : un ton et un style contrastés comme les détails du récit, unissant la poésie la plus délicate et la plus lyrique aux jeux du langage et aux inventions stylistiques comiques; une inspiration qui plonge dans la culture contemporaine anglo-saxonne, particulièrement américaine; une histoire d'amour heureux qui tourne bientôt à la tragédie, car la fatalité cruelle n'est jamais lasse de frapper.

*

La poésie du rythme — heptasyllabes (chapitres XVI et XXXII) ou alexandrins blancs (LXIII) —, des harmonies et des

images alterne avec la caricature et le grotesque. Le langage ludique inclut jeux de mots (« hot » au double sens du jazz et de la température), calembours (« coing » et « coin »), contrepèteries (« Jean-Sol Partre »), jeux sonores, jeux grammaticaux (« courge » et « icone » au masculin, quasi-néologismes donc) et vrais néologismes enfin : mots-valises tels que le « pianocktail », anglicismes tels que l'« égalisateur¹ », créations comme « anti-quitaine », « biglemoi », « doublezon ». Comme le swing du jazz, fusion magique d'éléments logiquement inconciliables, unit contradictoirement la mesure et le balancement, le rythme régulier et le décalage musical, l'écriture de Vian joue sur la tension et la détente, la rigueur de la structure et la souplesse ou la fantaisie de l'inspiration; elle transforme l'horreur en beauté, en burlesque ou en loufoque, jouant avec les mots sur notre sensibilité; la délicatesse lyrique alterne avec l'horrible, la farce avec le macabre, le comique surgit dans le pathétique même et l'ironie dans l'émotion; l'humour grinçant ou noir permet de dominer l'angoisse de la fin fatale. Ainsi le style de Vian mêle-t-il intimement des tons et des perspectives contradictoires dans une alchimie séduisante.

Comme dans toute l'œuvre de Vian, on trouve déjà ici une satire acerbe, percutante, comique ou émouvante de la société et de ses organismes : l'usine est horreur programmée, les armes sont nourries du sang des hommes, la violence policière est gratuite, l'Église s'intéresse plus à l'argent qu'à la condition humaine et la religion n'a pas de réponse au massacre des innocents. Cependant, auprès de cet individualisme anarchisant, ce qui est encore plus personnel à Vian est la création d'un monde aussi vivant que mortel. Cet animisme, déjà esquissé dans les romans précédents, donne à la fiction une originalité poétique et l'enrichit de toutes les forces du rêve.

L'envoûtement de L'Écume des jours naît d'une vision imaginaire exprimée par le fantastique poétique et entraînant néces-

1. Voir *equalizer*, « pistolet » en argot américain depuis les années trente.

sairement le lecteur vers le dénouement fatal. Le passage s'effectue comme naturellement du monde dit réel à un univers convergent, étrange et fascinant. Le vitalisme est caractéristique de cette transmutation : pierre vivante, fusil-plante, lapin-machine, souris-âme, chat-guillotine, musique-femme-fleur... Point de cloisons entre les règnes dans cet univers animé que gouverne la vérité poétique de l'appréhension sentimentale ou onirique du monde ; la matière respire et palpite ; tout communie et dialogue. La vie porte le monde et la mort le saisit, amollissement et entropie, usure ou vieillissement prématurés, parasite mortifère et humidité pourrissante, délire féroce et flux destructeur.

D'emblée est posé le fantastique sous toutes ses formes ; le désir fait naître son objet, le langage sorcier engendre un univers, la métamorphose magique complète ce monde clos où dominant des forces obscures porteuses de tragédie. Donnant la priorité à l'imaginaire et à l'esthétique, L'Écume des jours conforte et illustre l'exigence surréaliste qui condamnait le genre romanesque pour son pseudo-réalisme et demandait à l'art de révéler les mystères du rêve et la puissance des visions intérieures.

Et de même que les surréalistes ont été séduits par la modernité du cinéma et de la musique d'outre-Atlantique, Vian se tourne vers la culture américaine pour son inspiration. Celle-ci est annoncée par les références immédiates aux musiciens et aux villes des États-Unis, imaginaires et mythiques puisque Vian n'y alla jamais. Le Paris fictionnel se met à l'heure du jazz ; les lieux prétendus de rédaction, La Nouvelle-Orléans, Memphis et Davenport, signalent à la fois le goût de l'invention — Vian joue déjà ici le « menteur » et le mystificateur — et le rôle d'une mythologie géographique et jazzique ; le manuscrit nous apprend même que l'un des personnages, Chick, s'appelait d'abord « Jacques Chickago », ce qui renvoie à un autre haut lieu du jazz¹. Des références visuelles aux images féminines sté-

1. L'un des premiers titres du roman est *Le Jour en loques*, ce qui peut s'inter-

réotypées venues des États-Unis — la pin-up — sont évidentes, et surtout au cinéma américain ; la comédie musicale hollywoodienne est évoquée dès la présentation du héros, Colin ; le film burlesque apparaît avec gags et catastrophes comiques ; enfin le dessin animé : les animaux partagent la vie des hommes et une petite souris familière joue un rôle métaphorique majeur.

On peut aussi tracer des sources littéraires, anglaises avec Lewis Carroll et P.G. Wodehouse par exemple, mais surtout américaines avec un passage de William Faulkner dans Moustiques où une femme vieillie et déprimée sent une fleur vénéneuse se développer en elle ; le coup de génie de Vian est de donner une identité à cette fleur, la nommant « nénuphar », une fleur d'eau, et d'en affecter comme d'une maladie mystérieuse et symbolique une toute jeune fille en pleine beauté, amoureuse de la vie ; ainsi, dans l'alchimie du roman de Vian, l'image de Faulkner subit une mutation essentielle¹. Cette inspiration romanesque se conjugue parfaitement avec le jazz, puisque le roman américain se passe dans les bayous et les marais de Louisiane, non loin de New Orleans.

Or précisément le prénom de l'héroïne de Vian, Chloé, vient d'un morceau de Duke Ellington, Chloé, velouté, mélancolique et sensuel, sous-titré Song of the Swamp, « Chanson du marécage » ; ainsi s'annoncent non seulement la fleur mortelle, mais aussi le marais où la jeune fille est enterrée au dénouement. Cependant, tout le roman est hommage au jazz et surtout à Duke Ellington, dieu musical et bientôt ami de Vian. Au près de Chloé, incarnation d'un blues, voici Alise née d'un boogie-woogie, rythme hot et dynamique qu'on retrouve dans sa sensualité solaire et sa volonté d'action même suicidaire ; voici le « pianocktail » qui permet de boire le jazz et maintes références aux airs qui rythment l'intrigue. Ainsi « le plus poignant des romans d'amour contemporains » (R. Queneau) écrit-il le chant déses-

prêter comme une traduction approximative de *ragtime*. Pour plus de précisions sur les personnages, voir G. Pestureau, *Dictionnaire Vian*, C. Bourgois, 1985.

1. W. Faulkner, *Mosquitoes* (1927), trad. Moustiques, Minuit, 1948, pp. 267-268.

péré de la musique noire, transposant en littérature le style jungle d'Ellington : vie lumineuse et moiteur étouffante, harmonies brillantes et joyeuses ou résonances mélancoliques et désespérées.

C'est donc d'abord le jazz qui féconde à la fois le lyrisme de L'Écume des jours et la force poignante de l'histoire d'amour malheureuse mais éternelle. Triomphant comme une comédie musicale, le mariage de Colin et Chloé est pourtant marqué de quelques signes néfastes annonçant le destin fatal. L'héroïne est vouée dès sa conception à une existence provisoire et à une fin tragique, et c'est ainsi qu'elle coïncide avec le blues qu'elle incarne : jazz essentiellement éphémère, musique qui chante pathétiquement et désespérément la tragédie de la servitude et la fatalité de la négritude. Tout un réseau d'images et de significations mène le monde euphorique du début du roman vers la dégradation inéluctable, espace pourrissant et mort universelle. Alchimie du jazz, philtre venu du fond des âges, sorcellerie africaine qui rejoint le maléfice celtique fatal à Tristan et Iseut...

Ainsi une intrigue à la dimension tragique met-elle en scène des personnages quasi adolescents, confrontés à l'âge adulte, à des figures sociales hostiles ou dégradées, et surtout en butte à l'absurde de la condition humaine. L'âge des passions fait vivre et bientôt mourir ces jeunes héros sur qui veille Nicolas, protecteur désespéré d'un paradis condamné : passions pour le jazz, pour les plaisirs, pour la littérature, pour l'amitié et l'amour. S'ils se ressemblent sans doute, ces quatre ou cinq enfants qui s'aiment sont aussi très différents : c'est Colin voué à l'amour absolu et Chick le fou de Partre ; c'est Alise-boogie et Chloé-blues. Ainsi la première, amoureuse dynamique au corps splendide et à la chevelure de flamme, devient meurtrière et incendiaire par passion, tandis que Chloé, pudique et sensuelle, splendide mais condamnée, s'abandonne mélancoliquement aux fleurs du mal et à la pente fatale vers la mort. Ainsi Chick, possédé par sa manie de collectionneur, est exécuté comme dans un thriller de science-fiction, tandis que Colin est une victime exemplaire de l'amour jusqu'à son suicide annoncé.

Souvent le pathétique des histoires d'amour naît des obstacles retardant le « ils vécurent heureux... » ou d'un dénouement partiellement funeste — séparation, mort de l'un des amants —, mais la catastrophe est rarement totale. Or, si l'histoire de Colin et Chloé apparaît d'abord comme l'accomplissement classique d'un rêve en rose, très tôt s'installe la fatalité tragique, machine infernale et implacable, et dès lors rien n'y échappe : ni le couple radieux, ni leurs amis, ni les animaux familiers, ni le décor dont la dégradation illustre cette marche inexorable vers la déchéance, la maladie mortelle, la folie, le crime et le suicide. Comme dans une farce, des traits bouffons accompagnent la fiction jusqu'au bout, mais comme dans la tragédie la fatalité frappe à coup sûr. Un univers vivant se liquéfie, s'écroule et disparaît, choses, bêtes et gens, couleurs et musique. Chloé, grâce sonore devenue sensualité charnelle, a aussi reçu du jazz la nostalgie, le cafard, le désespoir de cette musique qui meurt avant elle, avec elle. Comme chante avec âpreté le blues, coquetèle doux-amer, la joie existe mais le malheur l'emporte toujours. Hymne au bonheur et à la vie, ce roman pleure la mort et l'absurde.

Baigné de mythologies grecque, chrétienne et jazzique — double valeur du prénom Chloé, malédiction et perte du paradis, fatalité antique et détresse moderne —, L'Écume des jours, roman ellingtonien et éternel, nous envoûte par son mélange d'innocence joyeuse et de cruauté féroce, de sensualité pure, sublimée par le jazz, et de dénonciation du travail servile et de l'argent maudit, de l'émerveillement de vivre et de l'immémoriale peine d'amour. La séduction de L'Écume des jours tient donc à l'accord d'un langage et d'une vision, à l'harmonie d'un style swing avec un univers fantastique, nourri de surréalisme et d'onirisme. La gloire de cette œuvre vient aussi de sa modernité adolescente et éternelle, mêlant tendresse et anarchie, passion et humour grinçant — « humour rouge », dit François Caradec —, abreuvée aux sources de la musique de notre temps, pour créer un objet poétique qui nous jette au visage le bonheur ineffable de l'amour fou et le cauchemar de notre condition mortelle.

*

Il est presque incroyable aujourd'hui que la critique et les lecteurs aient « manqué » ce chef-d'œuvre en 1947. Venait-il trop tôt, en plein néo-réalisme behaviouriste, socialiste ou autre ? Le manuscrit de Vian fut transposé en dactylogramme assez infidèle que les directeurs des Temps modernes reçurent en mai 1946 pour en publier treize chapitres dans le numéro d'octobre de la revue (n° 13, pp. 30-61). Raymond Queneau de son côté, qui avait encouragé son jeune ami à écrire ce roman pour la noble « Collection blanche » de Gallimard¹, le présenta au prix de la Pléiade, destiné à couronner un jeune auteur de Gallimard et attribué à Mouloudji l'année précédente. L'œuvre de Vian fut soutenue par Sartre et Lemarchand, outre Queneau, mais le candidat de Malraux, soutenu par Arland et Paulhan, l'emporta finalement. La déception de notre auteur fut grande et cette décision changea probablement tout l'avenir de son œuvre ; il se tourna par dérision vers le canular pseudo-américain et expédia en quinze jours J'irai cracher sur vos tombes, qui sera publié avant L'Écume des jours, par un hasard sans doute malencontreux sinon désastreux. Bientôt en effet le scandale de Vernon Sullivan occulta son œuvre majeure, cependant que Gallimard refusait tout autre roman signé Vian.

En dépit de son originalité — ou à cause d'elle ? — et en dépit de l'inspiration jazzique, ce roman fut peu lu. On pouvait pourtant penser que l'intelligentsia française qui, de Cocteau à Aragon et de Sartre à Leiris, vit dans le jazz un signe puissant de la modernité, y aurait trouvé du charme, de même que la génération de la guerre qui avait fait de cette musique le symbole de la résistance aux nazis. Mais c'était une œuvre anti-existentialiste et non engagée en plein triomphe de Sartre, un roman qui refusait hautement vraisemblance et « réalisme » quotidien. Parmi les quelques critiques qui parlèrent du livre, la plupart passèrent

à côté de sa hardiesse et de sa nouveauté, ou ne surent que louer du bout des lèvres, avec de plates réserves. Et pourtant, quel pas étonnant franchi entre la pochade romanesque et l'œuvre maîtresse, offrant la vision originale et poétique d'un monde « vrai », promise à une gloire posthume mais durable ! Il fallut en effet attendre quelques années pour que L'Écume des jours soit reconnue un chef-d'œuvre ; ce fut grâce à la réédition de Jean-Jacques Pauvert en 1963, quatre ans après la mort de l'auteur, à l'édition de poche la même année (Le Monde en 10/18), puis aux nombreuses éditions, en particulier sous la direction de Christian Bourgois qui joua un rôle essentiel pour faire connaître toute l'œuvre de Vian. On fit un film, un opéra, plusieurs adaptations théâtrales du roman.

Si célèbre maintenant, au point que son titre sert pour des produits commerciaux, des enseignes, des refrains quotidiens, que des romans contemporains s'en inspirent ou lui rendent hommage et qu'on ne compte plus les Chloé, L'Écume des jours a évidemment donné lieu depuis les années soixante à maintes analyses sauvages ou savantes, aventureuses ou pertinentes. Mais nulle critique, pas plus que celle qui précède et en tient pour le « roman ellingtonien », ne peut épuiser le mystère, le charme ni la richesse de ce miracle poétique, équilibre magique de rire et d'horreur, de tendresse et de sensualité, de pudeur et de violence.

Boris Vian, mort jeune comme ses héros, n'aura pas connu, hélas, le succès posthume de son œuvre maîtresse, ni la gloire conséquente. N'est-ce point en accord avec son sourire triste et avec l'écume dorée, tremblante et fragile de nos jours qui s'enfuient et nous coulent entre les doigts ?

Gilbert Pestureau

1. On se rappelle que Vercoquin et le plancton entra dans la collection de jeunes auteurs « La Plume au vent » (Œuvres complètes I, p. I, II).

Chloé s'habillait.

— Dis à Nicolas de faire des sandwiches, dit-elle, qu'on parte tout de suite... Je leur ai donné rendez-vous chez Isis.

Colin l'embrassa sur l'épaule, profitant d'une éclaircie, et courut prévenir Nicolas. Nicolas achevait de soigner la souris et lui fabriquait une petite paire de béquilles en bambou.

— Voilà... conclut-il. Marche avec ça jusqu'à ce soir et il n'y paraîtra plus.

— Qu'est-ce qu'elle a? demanda Colin en lui caressant la tête.

— Elle a voulu nettoyer les carreaux du couloir! dit Nicolas. Elle y est arrivée, mais ça lui a fait mal.

— Ne te soucie pas de ça, dit Colin, ça reviendra tout seul.

— Je ne sais pas, dit Nicolas. C'est bizarre. On dirait que les carreaux respirent mal.

— Ça reviendra, dit Colin, je pense, du moins. Ça n'a jamais fait ça jusqu'à maintenant?

— Non, dit Nicolas.

Colin resta quelques instants devant la fenêtre de la cuisine.

— C'est peut-être l'usure normale, dit-il. On pourrait essayer de les faire changer...

— Cela coûtera très cher, dit Nicolas.

— Oui... dit Colin. Il vaut mieux attendre.

— Qu'est-ce que tu voulais? demanda Nicolas.

— Ne fais pas de cuisine, dit Colin. Seulement des sandwiches, on va partir tout de suite.

— Bon, je m'habille, dit Nicolas.

Il posa la souris par terre et elle se dirigea vers la porte, oscillant entre ses petites béquilles. Ses moustaches noires dépassaient des deux côtés.

La rue avait tout à fait changé d'aspect depuis le départ de Colin et de Chloé. Maintenant, les feuilles des arbres étaient grandes et les maisons quittaient leur teinte pâle pour se nuancer d'un vert effacé avant d'acquiescer le beige doux de l'été. Le pavé devenait élastique et souple sous les pas et l'air sentait la framboise. Il faisait encore frais, mais on devinait le beau temps derrière les fenêtres aux vitres bleuâtres. Des fleurs vertes et bleues poussaient le long des trottoirs, et la sève serpentait autour de leurs tiges minces avec un léger bruit, humide comme un baiser d'escargots.

Nicolas ouvrait la marche. Il était vêtu d'un complet sport de chaud lainage moutarde et portait, en dessous, un chandail à col roulé dont le jacquard dessinait un Saumon à la Chambord tel qu'il apparaît à la page 607 du *Livre de cuisine* de Gouffé¹. Ses souliers de cuir jaune à semelle crêpe froissaient à peine la végétation — il prenait soin de marcher dans les deux sillons que l'on dégageait pour laisser passer les voitures.

Colin et Chloé le suivaient. Chloé tenait Colin par la main et respirait à longs traits les odeurs de l'air. Chloé avait une petite robe de laine blanche et un mantelet de léopard benzolé, dont les taches, atténuées par ce traitement, s'élargissaient en auréoles et se recoupaient en curieuses interférences. Ses cheveux mousseux flottaient librement et exhalaient une douce vapeur parfumée de jasmin et d'œillet. Colin, les yeux mi-clos, se guidait sur ce parfum et ses lèvres frémissaient doucement à chaque inhalation. Les façades des maisons s'abandonnaient un peu, quittant leur sévère rectitude, et l'aspect résultant de la rue déroutait parfois Nicolas qui devait s'arrêter pour lire les plaques émaillées.

— Qu'est-ce que nous allons faire d'abord? demanda Colin.

1. Jean Marais, dans *L'Éternel Retour* de J. Delannoy et J. Cocteau (1943), mit à la mode le pull-over à dessins jacquard; le « Saumon à la Chambord » est une des superbes vignettes qui ornent l'ouvrage de J. Gouffé.

— Aller dans les magasins, dit Chloé. Je n'ai plus une seule robe.

— Tu ne veux pas aller chez les Sœurs Calotte¹, comme d'habitude? dit Colin.

— Non, dit Chloé, je veux aller dans les magasins et m'acheter des robes toutes faites et des choses.

— Isis va sûrement être contente de te revoir, Nicolas, dit Colin.

— Pourquoi ça? demanda Nicolas.

— Je ne sais pas...

Ils tournèrent dans la rue Sidney-Bechet² et c'était là. La concierge, devant la porte, se balançait dans un rocking-chair mécanique dont le moteur faisait un bruit pétaradant sur un rythme de polka. C'était un vieux système.

Isis les accueillit, Chick et Alise étaient déjà là. Isis avait une robe rouge et sourit à Nicolas. Elle embrassa Chloé et ils s'entrebaisèrent tous pendant quelques instants.

— Tu as bonne mine, ma Chloé, dit Isis. Je croyais que tu étais malade. Ça me rassure...

— Je vais mieux! dit Chloé, Nicolas et Colin m'ont très bien soignée.

— Comment vont vos cousines? demanda Nicolas.

Isis rougit jusqu'aux yeux.

— Elles me demandent de vos nouvelles tous les deux jours... dit-elle.

— Ce sont de charmantes filles! dit Nicolas en se détournant légèrement, mais vous êtes plus ferme.

— Oui, dit Isis.

— Et ce voyage? demanda Chick.

— Ça s'est bien passé, dit Colin. La route est très mauvaise au début, mais ça s'est arrangé.

1. Callot Sœurs fut une maison de couture célèbre; Vian joue sur le fameux slogan anticlérical « À bas la calotte! ».

2. Ce saxo soprano (1897-1959) illustra un excellent jazz de style Nouvelle-Orléans; il joua avec l'orchestre de Claude Luter et s'installa en France à partir de 1948.

— Sauf la neige, dit Chloé, c'était bien...

Elle porta la main à sa poitrine.

— C'était très froid cette neige.

— Où va-t-on? demanda Alise.

— Je peux vous résumer la conférence de Partre, dit Chick, si vous voulez.

— Tu en as acheté beaucoup, depuis notre départ? demanda Colin.

— Oh... non... dit Chick.

— Et ton travail? demanda Colin.

— Oh!... Ça va! dit Chick. J'ai un type pour me remplacer quand je suis forcé de sortir.

— Il fait ça pour rien? dit Colin.

— Oh!... presque, dit Chick. Vous voulez qu'on aille tout de suite à la patinoire?

— Non... on va dans les magasins, dit Chloé. Mais si les hommes veulent aller patiner...

— C'est une idée... dit Colin.

— Je les accompagnerai dans les magasins, proposa Nicolas. Je dois faire quelques achats.

— C'est très bien comme ça, dit Isis. Mais allons-y vite pour avoir le temps de patiner un peu après.

XXXI

Colin et Chick patinaient depuis une heure et il commençait à y avoir du monde sur la glace. Toujours les mêmes filles, toujours les mêmes garçons, toujours les chutes et toujours les varlets-nettoyeurs avec la raclette. Le préposé venait de passer au pick-up une rengaine apprise par cœur depuis des semaines par tous les habitués. Il la remplaça par l'autre face, à laquelle tout le monde s'attendait car ses manies finissaient par être connues, mais le disque s'arrêta soudain et une voix caverneuse se fit

entendre dans tous les haut-parleurs sauf un, dissident, qui continua de jouer la musique. La voix priait Monsieur Colin de bien vouloir passer au contrôle car on le demandait au téléphone.

— Qu'est-ce que ça peut être ? dit Colin.

Il se hâta vers le bord, suivi de Chick, et prit pied sur les tapis de caoutchouc. Il longea le bar et pénétra dans la cabine de contrôle où était le microphone. L'homme des disques était en train d'en passer un à la brosse en chiendent pour enlever les aspérités nées de l'usure.

— Allô ! dit Colin en prenant l'appareil...

Il écouta. Chick le vit, étonné d'abord, devenir brusquement de la couleur de la glace.

— Est-ce grave ? demanda-t-il.

Colin lui fit signe de se taire.

— J'arrive, dit-il dans le récepteur et il raccrocha.

Les parois de la cabine se resserraient et il sortit avant d'être broyé, suivi de près par Chick. Il courut sur ses patins, ses pieds se tordaient dans tous les sens. Il appela un garçon.

— Ouvrez-moi vite ma cabine. Le 309.

— La mienne aussi, dit Chick. 311.

Le garçon les suivit, sans trop se presser. Colin se retourna, le vit à dix mètres et attendit qu'il parvînt à sa hauteur. Prenant son élan, sauvagement, il lui décocha un formidable coup de patin sous le menton, et la tête du garçon alla se fichet sur une des cheminées d'aération de la machinerie tandis que Colin s'empara de la clé que le cadavre, l'air absent, tenait encore à la main. Colin ouvrit une cabine, y poussa le corps, cracha dessus et bondit vers le 309. Chick referma la porte.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il, essoufflé, en arrivant.

Colin avait déjà ôté ses patins et remis ses souliers.

— Chloé... dit Colin. Elle est malade.

— Grave ?

— Je ne sais pas, dit Colin. Elle a eu une syncope.

Il était prêt et filait.

— Où vas-tu ? cria Chick.

— Chez moi... cria Colin, et il disparut dans l'escalier de béton sonore.

À l'autre bout de la patinoire, les hommes de la machinerie sortirent, suffoqués, car l'aération ne fonctionnait plus, et s'effondrèrent, épuisés, tout autour de la piste. Chick, frappé de stupeur, un patin à la main, regardait vaguement l'endroit où Colin avait disparu. Sous la porte de la cabine 128, une mince rigole de sang mousseux serpentait lentement, et la liqueur rouge se mit à couler sur la glace, en grosses gouttes fumantes et lourdes.

XXXII

Il courait de toutes ses forces, et les gens, devant ses yeux, s'inclinaient lentement pour tomber, comme des quilles, allongés sur le pavé, avec un clapotement mou, comme un grand carton qu'on lâche à plat.

Et Colin courait, courait, l'angle aigu de l'horizon serré entre les maisons se précipitait vers lui ; sous ses pas il faisait nuit, une nuit d'ouate noire, amorphe et inorganique, et le ciel était sans teinte, un plafond, un angle aigu de plus, il courait vers le sommet de la pyramide, arrêté au cœur par des sections de nuit moins noire, mais il y avait encore trois rues avant la sienne.

Chloé reposait, très claire, sur le beau lit de leurs noces. Elle avait les yeux ouverts mais respirait mal. Alise était avec elle, Isis aidait Nicolas qui préparait, d'après Gouffé, un reconstituant certain, et la souris grise broyait de ses dents aiguës des graines d'herbe à décoctions pour le breuvage de chevet.

Mais Colin ne savait pas, il courait, il avait peur, pourquoi, ça ne suffit pas, de toujours rester ensemble, il faut encore qu'on ait peur, peut-être est-ce un accident, une auto l'a écrasée, elle serait sur son lit, je ne pourrais pas la voir, ils m'empêcheraient d'entrer, mais vous croyez donc peut-être que j'ai peur de ma Chloé, je la verrai malgré vous, mais non, Colin, n'entre pas. Elle est peut-être blessée, seulement, alors, il n'y aura rien du

tout, demain, nous irons ensemble au Bois, pour revoir le banc, j'avais sa main dans la mienne et ses cheveux près des miens, son parfum sur l'oreiller. Je prends toujours son oreiller, nous nous battons encore le soir, le mien elle le trouve trop bourré, il reste tout rond sous sa tête et moi je le reprends après, il sent l'odeur de ses cheveux. Jamais plus je ne sentirai la douce odeur de ses cheveux.

Le trottoir se dressa devant lui, il le franchit d'un bond de géant, il était au premier étage, il monta, il ouvrit la porte et tout était calme et tranquille, pas de gens en noir, pas de religieux, la paix des tapis aux dessins gris-bleu, Nicolas lui dit « Ce n'est pas grand-chose » et Chloé sourit, elle était heureuse de le revoir.

XXXIII

La main de Chloé, tiède et confiante, était dans la main de Colin. Elle le regardait, ses yeux clairs un peu étonnés le tenaient en repos. En bas de la plate-forme, dans la chambre, il y avait des soucis qui s'amassaient, acharnés à s'étouffer les uns les autres. Chloé sentait une force opaque dans son corps, dans son thorax, une présence opposée, elle ne savait comment lutter, elle toussait de temps en temps pour déplacer l'adversaire, accroché à sa chair profonde. Il lui paraissait qu'en respirant à fond, elle se fût livrée vive à la rage terne de l'ennemi, à sa malignité insidieuse. Sa poitrine se soulevait à peine, et le contact des draps lisses sur ses jambes longues et nues mettait le calme dans ses mouvements. À ses côtés, Colin, le dos un peu courbé, la regardait. La nuit venait, se formait en couches concentriques autour du petit noyau lumineux de la lampe allumée au chevet du lit, prise dans le mur, enfermée par une plaque ronde de cristal dépoli.

— Mets-moi de la musique, mon Colin, dit Chloé. Mets des airs que tu aimes.

— Ça va te fatiguer, dit Colin.

Il parlait de très loin, il avait très mauvaise mine. Son cœur tenait toute la place dans sa poitrine, il ne s'en rendait compte que maintenant.

— Non, je t'en prie, dit Chloé.

Colin se leva, descendit la petite échelle de chêne et chargea l'appareil automatique. Il y avait des haut-parleurs dans toutes les pièces et il mit en route celui de la chambre.

— Qu'as-tu mis ? demanda Chloé.

Elle souriait, elle le savait bien.

— Tu te rappelles ? dit Colin.

— Je me rappelle...

— Tu n'as pas mal ?...

— Je n'ai pas très mal...

À l'endroit où les fleuves se jettent dans la mer, il se forme une barre difficile à franchir, et de grands remous écumeux où dansent les épaves. Entre la nuit du dehors et la lumière de la lampe, les souvenirs refluaient de l'obscurité, se heurtaient à la clarté et, tantôt immergés, tantôt apparents, montraient leur ventre blanc et leur dos argenté. Chloé se redressa un peu.

— Viens t'asseoir près de moi...

Colin se rapprocha d'elle, il s'installa en travers du lit et la tête de Chloé reposait au creux de son bras gauche. La dentelle de sa chemise légère dessinait sur la peau dorée de Chloé un réseau capricieux, tendrement gonflé par la naissance de ses seins. La main de Chloé s'accrochait à l'épaule de Colin.

— Tu n'es pas fâché ?...

— Pourquoi fâché ?

— D'avoir une femme si bête...

Il embrassa le creux de l'épaule confiante.

— Tire un peu ton bras, ma Chloé, tu vas prendre froid.

— Je n'ai pas froid, dit Chloé. Écoute le disque.

Il y avait quelque chose d'éthéré dans le jeu de Johnny Hodges, quelque chose d'inexplicable et de parfaitement sensuel. La sensualité à l'état pur, dégagée du corps.

Les coins de la chambre se modifiaient et s'arrondissaient sous l'effet de la musique. Colin et Chloé reposaient maintenant au centre d'une sphère.

— Qu'est-ce que c'était? demanda Chloé.

— C'était *The Mood to Be Woored*¹... dit Colin.

— C'est ce que je sentais, dit Chloé. Comment le docteur va-t-il pouvoir entrer dans notre chambre avec la forme qu'elle a?

XXXIV

Nicolas alla ouvrir. Il y avait sur le seuil un docteur.

— Je suis le docteur... dit-il.

— Bon! dit Nicolas. Si vous voulez vous donner la peine de me suivre.

Il l'entraîna derrière lui.

— Voilà, expliqua-t-il quand ils furent arrivés à la cuisine. Goûtez ça et dites-moi ce que vous en pensez.

C'était, dans un réceptacle silico-sodo-calcique vitrifié, un breuvage de couleur particulière, tirant sur le pourpre de Cassius et le vert de vessie avec un léger écart vers le bleu de chrome.

— Qu'est-ce que c'est? demanda le docteur.

— Un breuvage... dit Nicolas.

— Je vois bien, dit le docteur, mais à quoi destiné?

— Un reconstituant! dit Nicolas.

Le docteur porta le verre à son nez, flaira, s'alluma, huma et goûta, puis but, et se tint le ventre à deux mains en lâchant sa trousses à doctoriser.

— Ça agit, hein? dit Nicolas.

1. Enregistrement de Duke Ellington (1945) avec Johnny Hodges (cf. note 2, p. 42).

— Boûh... oui, dit le docteur. Il y a de quoi crever. Vous êtes vétérinaire?

— Non, dit Nicolas, cuisinier. Enfin, ça va, en somme.

— Pas mal! dit le docteur. Je me sens ragaillardé.

— Venez voir la malade, dit Nicolas, maintenant, vous êtes désinfecté.

Le docteur se mit en route, mais dans le mauvais sens. Il paraissait assez peu maître de ses mouvements.

— Hé, dit Nicolas, dites donc, vous êtes en mesure de faire votre examen, oui?

— Ben... dit le docteur, j'aimerais avoir l'avis d'un confrère, alors j'ai demandé à Mangemanche de venir...

— Bon! dit Nicolas. Alors, venez par ici...

Il ouvrit la porte de l'escalier de service.

— Vous descendez les trois étages, et vous tournez à droite. Vous entrez et vous y êtes...

— Bien! dit le docteur.

Il commença à descendre, et s'arrêta soudain.

— Mais où suis-je?

— Là! dit Nicolas.

— Ah!... bien!... dit le docteur.

Nicolas referma la porte. Colin arrivait.

— Qu'est-ce que c'était? demanda-t-il.

— Un docteur. Il avait l'air idiot, alors je m'en suis débarrassé.

— Mais il en faut un, dit Colin.

— Bien sûr! dit Nicolas. Mangemanche doit venir.

— J'aime mieux ça! dit Colin.

La sonnette tinta de nouveau.

— Ne bouge pas, dit Colin, j'y vais.

Dans le couloir, la souris grimpa le long de sa jambe et vint se percher sur son épaule droite. Il se pressa et ouvrit au professeur.

— Bonjour, dit ce dernier.

Il était vêtu de noir et portait une chemise d'un jaune éclatant.

— Physiologiquement, déclara-t-il, le noir sur fond jaune correspond au contraste maximum. J'ajoute que ce n'est pas fatigant pour la vue et que ça évite d'être écrasé dans la rue.

— Certainement! approuva Colin.

Le professeur Mangemanche pouvait avoir quarante ans. Il était de taille à les supporter, mais pas un de plus. Il avait le visage glabre, avec une petite barbe en pointe, des lunettes inexpressives.

— Voulez-vous me suivre? proposa Colin.

— Je ne sais pas, dit le professeur. J'hésite.

Il se décida tout de même.

— Qui est malade?

— Chloé, dit Colin.

— Ah! dit le professeur, ça me rappelle un air...

— Oui, dit Colin, c'est celui-là.

— Bon!... conclut Mangemanche, allons-y. Vous auriez dû me le dire plus tôt. Qu'est-ce qu'elle a?

— Je ne sais pas, dit Colin.

— Moi non plus, avoua le professeur, maintenant, je peux bien vous le dire.

— Mais vous allez le savoir? demanda Colin, inquiet.

— Ça se peut, dit le professeur Mangemanche, dubitatif. Encore faudrait-il que je l'examinasse.

— Mais venez donc! dit Colin.

— Mais oui! dit le professeur.

Colin le conduisit jusqu'à la porte de la chambre et se rappela brusquement quelque chose.

— Faites attention en entrant, dit-il, c'est rond.

— Oui, j'ai l'habitude, dit Mangemanche. Elle est enceinte...

— Mais non! dit Colin. Vous êtes idiot. La chambre est ronde.

— Toute ronde? demanda le professeur. Vous avez joué un disque d'Ellington, alors?

— Oui, dit Colin.

— J'en ai aussi chez moi, dit Mangemanche. Vous connaissez *Slap Happy*¹?

1. Enregistrement de Duke Ellington (1938), avec solo de contrebasse justifiant le terme de *slap* (« tape », « gifle »).

— Je préfère... commença Colin... et il se rappela Chloé qui attendait et poussa le professeur dans la chambre.

— Bonjour! dit le professeur. Il monta l'échelle.

— Bonjour, répondit Chloé. Vous allez bien?

— Mon Dieu, répondit le professeur, mon foie me fait souffrir par moments. Vous savez ce que c'est.

— Non, dit Chloé.

— Bien entendu! répondit le professeur. Vous n'avez certainement pas le foie malade.

Il s'approcha de Chloé et lui prit la main.

— Un peu chaud, hein?...

— Je ne me rends pas compte.

— Oui, dit le professeur, mais c'est un tort.

Il s'assit sur le lit.

— Je vais vous ausculter, si ça ne vous ennuie pas.

— Je vous en prie, dit Chloé.

Le professeur sortit de sa trousse un stéthoscope à amplificateur et appliqua la capsule sur le dos de Chloé.

— Comptez, dit-il.

Chloé compta.

— Ça ne va pas, dit le docteur, après vingt-six, c'est vingt-sept.

— Oui, dit Chloé, excusez-moi.

— Ça suffit, d'ailleurs, dit le docteur. Vous toussiez.

— Oui, dit Chloé, et elle toussa.

— Qu'est-ce qu'elle a, docteur? demanda Colin, c'est grave?

— Heu... dit le professeur, elle a quelque chose au poumon droit. Mais je ne sais pas ce que c'est.

— Alors? demanda Colin.

— Il faudrait qu'elle vienne chez moi pour un examen plus perfectionné, dit le professeur.

— Je n'aime pas beaucoup qu'elle se lève, docteur, dit Colin. Si elle se trouve mal, comme cet après-midi...

— Non, dit le professeur, ce n'est pas grave, ça. Je vais vous donner une ordonnance; il faudra la suivre.

— Bien sûr, docteur, dit Chloé.

Elle porta la main à sa bouche et se mit à tousser.

— Ne tousssez pas, dit Mangemanche.

— Ne toussse pas, mon chéri, dit Colin.

— Je ne peux pas m'empêcher, dit Chloé d'une voix entrecoupée.

— On entend une drôle de musique dans son poumon, dit le professeur.

Il avait l'air un peu ennuyé.

— Est-ce que c'est normal, docteur, demanda Colin.

— Jusqu'à un certain point... répondit le professeur.

Il tira sa petite barbe et elle revint à sa place avec un claquement sec.

— Quand devons-nous aller vous voir, docteur? demanda Colin.

— Dans trois jours, dit le professeur. Il faut que je mette mes appareils en état.

— Vous ne vous en servez pas d'habitude? demanda Chloé à son tour.

— Non, dit le professeur, je préfère de beaucoup construire des modèles réduits d'avions¹, mais on vient tout le temps me relancer, alors je suis sur le même depuis un an et je ne peux pas trouver le temps de le terminer. C'est exaspérant, à la fin.

— Sans doute, dit Colin.

— Ce sont des requins... dit le professeur. Je me compare avec complaisance au malheureux naufragé dont les monstres voraces guettent la somnolence pour retourner le fragile esquif.

— C'est une belle image, dit Chloé, et elle rit, doucement, pour ne pas tousser de nouveau.

— Attention, mon petit, dit le professeur en lui mettant la main sur l'épaule. C'est une image complètement stupide, vu que d'après le *Génie civil* du 15 octobre 1944², contrairement à

1. Goût de Vian lui-même, reflété plus précisément dans *L'Automne à Pékin*.

2. « Revue technique générale des industries françaises et étrangères » publiée à Paris; le numéro cité offre en effet un article sur « Le pèlerin, grand requin comestible, et l'huile de foie de requin » dû à Eugène Lemaire, centralien comme Vian.

l'opinion courante, il n'y a que trois ou quatre des trente-cinq espèces de requins connues qui soient des mangeurs d'hommes. Encore s'attaquent-ils moins à lui qu'il ne s'attaque à eux.

— Vous parlez bien, docteur, admira Chloé.

Elle aimait bien ce docteur.

— C'est le *Génie civil*, dit le professeur, ce n'est pas moi. Sur ce, je vous quitte.

Il donna à Chloé un gros baiser sur la joue droite et lui tapota l'épaule, et descendit la petite échelle. Il se prit le pied droit dans le pied gauche, et le pied gauche dans le dernier barreau et chut.

— Votre installation est spéciale! fit-il remarquer à Colin en se frottant le dos vigoureusement.

— Excusez-moi, dit Colin.

— Et puis, ajouta le professeur, cette pièce sphérique a quelque chose de déprimant. Essayez de passer *Slap Happy*, ça la fera probablement revenir en place, ou alors rabotez-la.

— C'est entendu, dit Colin. Accepteriez-vous un petit apéritif?

— Va pour, dit le professeur. Au revoir, mon petit, cria-t-il à Chloé avant de quitter la chambre.

Chloé riait toujours. D'en bas, on la voyait assise sur le grand lit surbaissé comme sur une estrade d'apparat, éclairée de côté par l'ampoule électrique. Les rais de lumière filtraient à travers ses cheveux, avec la couleur du soleil dans les herbes neuves et la lumière qui avait passé contre sa peau se posait toute dorée sur les choses.

— Vous avez une jolie femme, dit le professeur à Colin, dans l'antichambre.

— Oui, dit Colin.

Il se mit à pleurer tout à coup, car il savait que Chloé avait mal.

— Allons... dit le professeur. Vous me mettez dans une situation embarrassante. Il va falloir que je vous console. Tenez...

Il fouillait dans une poche intérieure de sa veste et en retira un petit carnet relié de cuir rouge.

— Regardez. C'est la mienne.

— La vôtre? demanda Colin, qui s'efforçait de redevenir calme.

— Ma femme! expliqua le professeur.

Et Colin ouvrit le carnet machinalement et éclata de rire.

— Ça y est, dit le professeur. Ça ne rate jamais, ils rigolent tous. Mais enfin, qu'est-ce qu'elle a de si marrant?

— Je... je ne... sais pas, balbutia Colin, et il s'écroula par terre, en proie à une crise de gondolance extrême.

Le professeur récupéra son carnet.

— Vous êtes tous les mêmes, dit-il, vous croyez que les femmes ont besoin d'être jolies. Alors, cet apéritif, ça vient?

XXXV

Colin, suivi de Chick, poussa la porte du marchand de remèdes. Cela fit : ding! et la glace de la porte s'effondra sur un système compliqué de fioles et d'appareils de laboratoire.

Alerté par le bruit, le marchand apparut. Il était grand, vieux et maigre et son chef s'empanachait d'une crinière blanche hérissée.

Il se précipita à son comptoir, saisit le téléphone et composa un numéro avec la rapidité résultant d'une longue habitude.

— Allô? dit-il.

Sa voix avait le son d'une corne de brume et le sol, sous ses pieds longs, noirs et plats, s'inclinait régulièrement d'avant en arrière tandis que des paquets d'embrun s'abattaient sur le comptoir.

— Allô? la maison Gershwin¹? Voudriez-vous remettre une

1. Gershwin, George (1898-1937), compositeur new-yorkais: il mêla l'inspiration du jazz et la musique commerciale, d'où le surnom de « Guère Souigne » selon Vian (*Vercoquin et le plancton, Œuvres complètes I*, p. 282). Le passage d'Ellington à Gershwin signale la dégradation du monde de Colin.

glace à ma porte d'entrée? Dans un quart d'heure? Faites vite, car il peut venir un autre client. Bon.

Il reposa le récepteur qui se raccrocha avec effort.

— Messieurs, que puis-je pour vous?

— Exécuter cette ordonnance... suggéra Colin.

Le pharmacien saisit le papier, le plia en deux, en fit une bande longue et serrée et l'introduisit dans une petite guillotine de bureau.

— Voilà qui est fait, dit-il en pressant un bouton rouge.

Le couperet s'abattit et l'ordonnance se détendit et s'affaissa.

— Repassez ce soir à six heures de relevée, vos remèdes seront prêts.

— C'est, dit Colin, que nous sommes assez pressés.

— Nous, ajouta Chick, voudrions les avoir tout de suite.

— Si, répondit le marchand, vous voulez alors attendre, je vais préparer ce qu'il faut.

Colin et Chick s'assirent sur une banquette de velours pourpre, juste en face du comptoir et attendirent. Le marchand se baissa derrière son comptoir et quitta la pièce par une porte dérobée, en rampant presque silencieusement. Le frottis de son corps long et maigre sur le parquet s'atténua, puis s'évanouit dans l'air.

Ils regardaient les murs. Sur de longues étagères de cuivre patiné s'alignaient des bocaux renfermant des espèces simples et des topiques souverains. Une fluorescence compacte émanait du dernier bocal de chaque rangée. Dans un récipient conique de verre épais et corrodé, des têtards enflés tournaient en spirale descendante et atteignaient le fond puis repartaient en flèche vers la surface et reprenaient leur giration excentrée, laissant derrière eux un sillage blanchâtre d'eau épaissie. À côté, au fond d'un aquarium de plusieurs mètres de long, le marchand avait établi un banc d'essai de grenouilles à tuyères, et çà et là gisaient quelques grenouilles inutilisables dont les quatre cœurs battaient encore faiblement.

Derrière Chick et Colin, s'étendait une vaste fresque représentant le marchand de remèdes en train de forniquer avec sa mère,

dans le costume de César Borgia¹ aux courses. Il y avait, sur des tables, une multitude de machines à faire les pilules et certaines fonctionnaient, bien qu'au ralenti; les pilules, sortant d'une tubulure de verre bleu, étaient recueillies dans des mains de cire qui les mettaient en cornets de papier plissé.

Colin se leva pour regarder de plus près la machine la plus proche et souleva le carter rouillé qui la protégeait. À l'intérieur, un animal composite, mi-chair, mi-métal, s'épuisait à avaler la matière de base et à l'expulser sous forme de boulettes régulières.

— Viens voir, Chick, dit Colin.

— Quoi? demanda Chick.

— C'est très curieux... dit Colin.

Chick regarda. La bête avait une mâchoire allongée qui se déplaçait par rapides mouvements latéraux. Sous une peau transparente, on distinguait des côtes tubulaires d'acier mince et un conduit digestif qui s'agitait paresseusement.

— C'est un lapin modifié, dit Chick.

— Tu crois?

— Ça se fait couramment, dit Chick. On conserve la fonction qu'on veut. Là, il a gardé les mouvements du tube digestif sans la partie chimique de la digestion. C'est bien plus simple que de faire des pilules avec un pisteur normal.

— Qu'est-ce que ça mange? demanda Colin.

— Des carottes chromées, dit Chick. On en fabriquait à l'usine où je travaillais en sortant de la boîte. Et puis, on lui donne les éléments des pilules.

— C'est très bien inventé! dit Colin. Et ça fait de très jolies pilules.

— Oui, dit Chick, c'est bien rond.

1. Membre d'une célèbre famille romaine (1476-1507), fils du futur pape Alexandre VI, cardinal à seize ans, adepte de la torture et de l'assassinat, typiquement machiavélique.

— Dis donc, dit Colin en retournant s'asseoir.
— Quoi? demanda Chick.
— Combien est-ce qu'il te reste des vingt-cinq mille doublezons que je t'avais donnés avant de partir en voyage?

— Euh... répondit Chick.

— Il serait temps que tu te décides à épouser Alise. C'est tellement vexant pour elle de continuer comme tu continues...

— Oui... répondit Chick.

— Enfin, il te reste bien vingt mille doublezons, tout de même. C'est suffisant pour te marier...

— C'est que... dit Chick.

Il s'arrêta, car c'était dur à sortir.

— C'est que quoi? insista Colin. Tu n'es pas le seul à avoir des ennuis d'argent.

— Je sais bien, dit Chick.

— Mais alors?... dit Colin.

— Alors, dit Chick, il ne me reste que trois mille deux cents doublezons.

Colin se sentait très fatigué. Des choses pointues et ternes tournaient dans sa tête avec une rumeur vague de marée. Il se raidit sur la banquette.

— C'est pas vrai... dit-il.

Il était las, las comme si on venait de lui faire courir un grand steeple avec la cravache.

— C'est pas vrai... répéta-t-il. Tu me fais une blague.

— Non, dit Chick.

Chick était debout, il grattait du bout du doigt le coin de la table la plus proche. Les pilules roulaient dans les tubulures de verre avec un petit bruit de billes et le froissement du papier par les mains de cire créait une atmosphère de restaurant magdalénien.

— Mais qu'est-ce que tu en as fait? demanda Colin.

— J'ai acheté du Partre... dit Chick.

Il fouilla dans sa poche.

— Regarde celui-là. Je l'ai trouvé hier. Ce n'est pas une merveille?

C'était *Renvoi de fleurs* en maroquin pelé, avec des hors-texte de Kierkegaard¹.

Colin prit le livre et le regarda, mais il ne voyait pas les pages. Il voyait les yeux d'Alise, à son mariage, et le regard d'émerveillement triste qu'elle jetait sur la robe de Chloé; mais Chick ne pouvait pas comprendre. Les yeux de Chick n'allaient jamais si haut.

— Qu'est-ce que tu veux que je dise... murmura Colin. Alors tu as tout dépensé...

— J'ai eu deux de ses manuscrits la semaine dernière, dit Chick et sa voix vibra d'excitation contenue. Et j'ai déjà enregistré sept de ses conférences...

— Oui... dit Colin.

— Pourquoi me demandes-tu ça? dit Chick. Ça lui est égal, Alise, que je l'épouse. Elle est heureuse comme ça. Je l'aime beaucoup, tu sais. Et puis elle aime énormément Partre aussi.

Une des machines paraissait s'emballer. Les pilules sortaient en cataracte et des éclairs violets jaillissaient au moment où elles tombaient dans les cornets de papier.

— Qu'est-ce qui se passe... dit Colin. Est-ce que c'est dangereux?

— Je ne pense pas, dit Chick. De toute façon, ne restons pas à côté.

Ils entendirent, assez loin, une porte se fermer, et le marchand de remèdes surgit soudain derrière le comptoir.

— Je vous ai fait attendre... dit-il.

— Ça n'a pas d'importance, assura Colin.

— Si! dit le marchand, c'était exprès. C'est pour mon standing.

— Une de vos machines a l'air de s'emballer... dit Colin en désignant l'engin en question.

— Ah... dit le marchand de remèdes.

1. Voir la chanson de Paul Delmet (1862-1904), « Envoi de fleurs ». Kierkegaard-Sören (1813-1855), philosophe et théologien danois, influença les philosophes existentialistes.

Il se pencha, prit sous son comptoir une carabine, épaula tranquillement et tira. La machine cabriola en l'air et retomba, pantelante.

— Ce n'est rien, dit le marchand. De temps en temps, le lapin l'emporte sur l'acier, et il faut les supprimer.

Il souleva sa machine, appuya sur le carter inférieur pour la faire pisser et la pendit à un clou.

— Voici vos remèdes, dit-il en tirant une boîte de sa poche. Faites attention, c'est très actif. Ne dépassez pas la dose.

— Ah... dit Colin. D'après vous, c'est contre quoi?...

— Je ne peux pas dire... répondit le marchand.

Il passa dans sa tignasse blanche une longue main aux ongles ondulés.

— Ça peut être pour beaucoup de choses... conclut-il, mais une plante ordinaire ne résisterait pas longtemps à ça.

— Ah... dit Colin. Combien vous dois-je?...

— C'est très cher... dit le marchand. Vous devriez m'assommer et partir sans payer.

— Oh, dit Colin, je suis trop fatigué.

— Alors c'est deux doublezons, dit le marchand.

Colin tira son portefeuille.

— Vous savez, dit le marchand, c'est vraiment du vol.

— Ça m'est égal, dit Colin d'une voix morte.

Il paya et s'en alla. Chick le suivait.

— Vous êtes stupide, dit le marchand de remèdes en le raccompagnant à la porte. Je suis vieux et pas résistant.

— J'ai pas le temps... murmura Colin.

— Ce n'est pas vrai, dit le marchand. Tout à l'heure vous n'étiez pas pressé.

— Maintenant, j'ai les remèdes, dit Colin. Au revoir, monsieur.

Il marchait de biais à travers la rue, en attaque oblique, pour ménager ses forces.

— Tu sais, dit Chick, je ne vais pas me séparer d'Alise parce que je ne l'épouse pas...

— Oh, dit Colin, je ne peux rien dire... ça te regarde, après tout.

- C'est la vie, dit Chick.
- Non, dit Colin.

XXXVI

Le vent se frayait un chemin parmi les feuilles et ressortait des arbres tout chargé d'odeurs de bourgeons et de fleurs. Les gens marchaient un peu plus haut et respiraient plus fort car il y avait de l'air en abondance. Le soleil déployait lentement ses rayons et les hasardait avec précaution dans des endroits où il ne pouvait atteindre directement, les recourbant à angles arrondis et onctueux, mais se heurtait à des choses très noires et les retirait vite, d'un mouvement nerveux et précis de poulpe doré. Son immense carcasse brûlante se rapprocha peu à peu puis se mit, immobile, à vaporiser les eaux continentales et les horloges sonnèrent trois coups.

Colin lisait une histoire à Chloé. C'était une histoire d'amour et ça finissait bien. En ce moment l'héros et l'héroïne s'écrivaient des lettres.

— Pourquoi c'est si long? demanda Chloé. Ça va bien plus vite, d'habitude.

— Tu as l'habitude de ces choses-là, toi? demanda Colin.

Il pinça vigoureusement l'extrémité d'un rayon de soleil qui allait atteindre l'œil de Chloé. Cela se rétracta mollement, et se mit à se promener sur des meubles dans la pièce.

Chloé rougit.

— Non, je n'ai pas l'habitude... dit-elle timidement, mais il me semble...

Colin ferma le livre.

— Tu as raison, ma Chloé.

Il se leva et s'approcha du lit.

— C'est l'heure de prendre une de tes pilules.

Chloé frissonna.

— C'est très désagréable, dit-elle. Est-ce que je suis forcée?
— Je crois, dit Colin. C'est ce soir que tu viens voir le docteur chez lui, on saura enfin ce que tu as. Pour l'instant il faut prendre les pilules. Après, il te donnera peut-être autre chose.

— C'est horrible, dit Chloé.

— Il faut être raisonnable.

— C'est comme si deux bêtes se battaient dans ma poitrine, quand j'en prends une. Et puis ce n'est pas vrai, il ne faut pas être raisonnable.

— Il vaut mieux pas, mais quelquefois, il faut, dit Colin.

Il ouvrit la petite boîte.

— Elles ont une sale couleur, dit Chloé, et elles sentent mauvais.

— Elles sont bizarres, je reconnais, dit Colin, mais il faut les prendre.

— Regarde ça, dit Chloé, elles remuent toutes seules. Et puis elles sont à moitié transparentes et ça vit sûrement à l'intérieur.

— Sûrement dans l'eau que tu bois après, dit Colin, ça ne vit pas longtemps.

— C'est idiot, ce que tu dis. C'est peut-être un poisson.

Colin se mit à rire.

— Alors, ça te fortifiera.

Il se pencha vers elle et l'embrassa.

— Prends-la, ma Chloé. Tu seras si gentille.

— Je veux bien, dit Chloé, mais alors tu m'embrasseras.

— Sûr! dit Colin. Tu n'es pas dégoûtée d'embrasser un vilain mari comme moi...

— C'est vrai que tu n'es pas beau, dit Chloé, taquine.

— C'est pas ma faute.

Colin baissa le nez.

— Je dors pas assez, continua-t-il.

— Mon Colin, embrasse-moi. Je suis très vilaine. Donne-moi deux pilules.

— Tu es folle! dit Colin. Une seule. Allez, avale.

Chloé ferma les yeux, elle pâlit et porta la main à sa poitrine.

— Ça y est, dit-elle avec effort. Ça va recommencer.

Des gouttelettes de sueur apparaissaient près de ses cheveux brillants.

Colin s'assit à côté d'elle et mit un bras autour de son cou. Elle saisit sa main entre les siennes et gémit.

— Calme, ma Chloé, dit Colin. Il faut.

— J'ai mal... murmura Chloé. Des larmes grosses comme des yeux parurent au coin de ses paupières et tracèrent des sillons froids sur ses joues rondes et douces.

XXXVII

— Je ne peux plus tenir debout... murmura Chloé.

Elle avait les deux pieds par terre et tentait de se lever.

— Ça ne va pas du tout, dit-elle. Je suis toute flasque.

Colin s'approcha d'elle et la souleva. Elle s'accrocha à ses épaules.

— Tiens-moi, Colin, je vais tomber.

— C'est le lit qui t'a fatiguée... dit Colin.

— Non... dit Chloé, c'est les pilules de ton vieux marchand.

Elle essaya de se tenir toute seule et chancela. Colin la rattrapa et elle l'entraîna dans sa chute sur le lit.

— Je suis bien, comme ça, dit Chloé. Reste contre moi. Cela fait si longtemps que nous n'avons pas couché ensemble.

— Il ne faut pas, dit Colin.

— Si, il faut. Embrasse-moi. Je suis ta femme, oui ou non ?

— Oui, dit Colin, mais tu ne vas pas bien.

— C'est pas ma faute, dit Chloé, et sa bouche frémit un peu comme si elle allait pleurer.

Colin se pencha vers elle et l'embrassa très doucement, comme il eût embrassé une fleur.

— Encore, dit Chloé. Et pas seulement ma figure. Tu ne m'aimes plus, alors ? Tu ne veux plus de femme ?

Il la serra plus fort dans ses bras. Elle était tiède et odorante

comme un flacon de parfum sortant d'une boîte capitonnée de blanc.

— Oui... dit Chloé en s'étirant, encore...

XXXVIII

— Nous serons en retard, affirma Colin.

— Ça ne fait rien, dit Chloé, règle ta montre.

— Tu ne veux vraiment pas qu'on y aille en voiture ?

— Non... dit Chloé. Je veux me promener avec toi dans la rue.

— Mais il y a un bout de chemin !

— Ça ne fait rien, dit Chloé. Quand tu m'as... embrassée, tout à l'heure, ça m'a remise d'aplomb. J'ai envie de marcher un peu.

— Je vais dire à Nicolas de venir nous rechercher en voiture, alors, suggéra Colin.

— Oh ! si tu veux...

Elle avait mis pour se rendre chez le docteur une petite robe bleu tendre, décolletée très bas en pointe et portait un mantelet de larynx, accompagné d'une toque assortie. Des chaussures de serpent teint complétaient l'ensemble.

— Viens, chatte, dit Colin.

— Ce n'est pas du chat, affirma Chloé, c'est du larynx.

— C'est trop dur à prononcer, dit Colin.

Ils sortirent de la chambre et passèrent dans l'entrée. Devant la fenêtre, Chloé s'arrêta.

— Qu'est-ce qu'il y a, ici, il fait moins jour que d'habitude.

— Sûrement pas, dit Colin. Il y a beaucoup de soleil.

— Si, dit Chloé, je me rappelle bien, le soleil venait jusqu'à ce dessin-là du tapis et maintenant, il vient seulement là.

— Ça dépend de l'heure... dit Colin.

— Mais non, ça ne dépend pas de l'heure, puisque c'était la même heure...